

## Adresse aux habitants et aux voisins

L'un des plus anciens poèmes écrits par un être humain raconte l'errance d'un homme de retour de la guerre, cela se passe sur les mers déchaînées quelque part entre la Turquie et la Grèce au VIIIème siècle avant notre ère, cet homme s'appelle Ulysse, son voyage est chargé d'épreuves et de malheurs, il dure dix ans, dix ans durant lesquels Ulysse ne cesse de perdre son chemin jusqu'à ce que les dieux, maîtres des cieux infinis et de la destinée des hommes, acceptent qu'il rentre enfin chez lui et retrouve son épouse, son père et son fils, trois questions reviennent en boucle au cours de l'exil d'Ulysse sur les mers, trois questions toujours posées ensemble, trois questions parmi les plus courantes, les plus importantes aussi, auxquelles un être humain ait à répondre au cours de son existence, quel est ton nom, qui sont tes parents, quelle est ta ville (ville désignant à la fois le lieu et ceux qui l'occupent, les habitants, la famille élargie, les voisins ... ) ? Le poème s'appelle l'Odyssée, on dit qu'il a été écrit par un certain Homère, il raconte à travers des récits imagés la traversée de la vie humaine, celle des anciens comme la nôtre aujourd'hui, les poètes et leurs poèmes servent d'abord à ça, raconter la vie humaine.

Bonjour à chacune et à chacun d'entre vous et sincèrement merci d'être venus en nombre, vous n'y étiez pas obligés, vous ne me connaissez pas, vous avez vos propres occupations.

Je m'appelle Daniel Conrod, je me présente à vous comme écrivain, je n'ai jamais fait ça devant autant de gens, j'ai toujours utilisé d'autres mots que le mot écrivain pour dire ce que je suis, ce que je fais, j'avais honte, j'avais l'impression de trahir les miens, je viens d'une famille où l'on ne se met pas en avant, où l'on doit rester à sa place, j'ai le trac, c'est pourquoi vous voyez derrière moi cinq silhouettes en contre plaqué, elles représentent de vrais habitants de Pantin, elles ont été réalisées par les artistes de la compagnie Sirènes dans le cadre de son nouveau projet, Passerelles, j'ai voulu qu'elles soient derrière moi pour être un peu moins seul tandis que je vous parle, il faut toujours avoir des alliés, dans toutes les circonstances de la vie, si je suis là, face à vous un samedi après midi de juin, ce n'est pas pour faire le beau, ça me coûte d'occuper la place centrale, d'être regardé par autant de personnes, en général, un écrivain est plus à l'aise à sa table de travail, à l'abri des regards, si je suis là, c'est parce que j'ai besoin de rencontrer votre cœur et votre pensée, de vous parler, de vous convaincre, d'être parmi vous, beaucoup de choses nous séparent certainement, nos vies sont très différentes, beaucoup de choses nous rapprochent aussi, tous nous avons des parents, tous nous sommes nés quelque part d'une mère et d'un père, tous nous désirons avoir une vie meilleure, digne, belle, heureuse, tous nous appartenons à un peuple, tous, femmes, hommes, enfants, jeunes ou vieux, valides ou malades, nous voulons être entendus, considérés et aimés.

Vous dire ce que je fais là n'est pas simple, je vais donc vous proposer de remonter le temps avec moi.

J'habite à Paris dans le 18ème arrondissement, entre Marx Dormoy et la Porte de La Chapelle, vous êtes nombreux à connaître ce quartier de Paris, c'est l'une des principales portes d'entrée de ce pays appelé France, je suis arrivé à Paris en 1973, sans travail ni qualification ni logement, j'avais 21 ans, je voulais faire ma vie, dans la même journée, j'ai trouvé un emploi non qualifié dans un bureau et une chambre de bonne dans les beaux quartiers, non pas parce que j'étais plus malin qu'un autre, loin de là, j'étais un jeune homme timide, je ne savais rien faire, septembre 1973, beaucoup parmi vous n'étaient pas nés, c'est la fin de ce qu'on a appelé les Trente Glorieuses, il y avait encore du travail pour à peu près tout le monde, de la croissance économique, un jeune avait des opportunités, on avait en tête de changer la vie et la société, 1968 était encore proche, on avait la certitude qu'on y parviendrait, on n'y est pas arrivé.

Je suis né dans le Jura, en Franche Comté le 9 juin 1952, j'aurai 64 ans dans quelques jours, ma ville natale s'appelle Arbois, c'est la campagne, pas très loin de là, la Suisse, l'Allemagne. Arbois compte un peu plus de 3700 habitants, on y cultive la vigne, on y fabrique du vin, c'est encore un beau et vrai et noble pays, les gens y sont droits et rugueux, lorsque j'étais enfant, il y avait des usines dans cette ville, surtout familiales (menuiserie, tournerie, mécanique, scieries...), il n'y en a plus aucune, plus d'ouvriers non plus, il y avait aussi des paysans, des fermes, des animaux un peu partout, tout ça a disparu, il n'y a plus que le commerce du vin et le tourisme, beaucoup de gens là-bas ont le sentiment qu'ils sont condamnés à disparaître à petits feux, comme ont disparu les usines et les fermes, les gens de la campagne souffrent comme souffrent les gens de la ville, un écrivain, ça sert aussi à ça, comprendre la souffrance des gens, l'espoir qu'ils ont perdu, leurs défaites, leurs peines.

Au départ, il y a Marie ma mère et Léon mon père, Marie est morte en 1955, elle avait 47 ans, Léon, en 1988, il en avait 80, Marie était comme on dit femme à la maison, Léon, employé de bureau à l'EDF, je suis le dernier de leurs enfants, le dixième, à l'époque, dans le Jura, il y a encore beaucoup de familles nombreuses, c'était une fierté pour les gens, une bénédiction, mes parents étaient très pieux, la religion comptait dans leur vie, comme dans la vie de leurs parents et des parents de leurs parents, il n'y avait pas de richesse dans notre famille, il n'y en a jamais eu, si je remonte un peu dans le temps, je vois se dessiner un peuple d'employés, de concierges, de garde-champêtres, de paysans, de marchands ambulants, d'épiciers de village, de gens modestes, pour ce que j'en sais, ils étaient simples, rudes, travailleurs, la guerre de 14-18 a fait des ravages parmi eux, comme dans la plupart des familles, je vois sur les photos anciennes des gens habillés en noir, ils ont le visage triste, ça vient de là, ça vient aussi de la fatigue du travail, des corps trop tôt lessivés, de la difficulté qu'il y avait à gagner sa vie, à nourrir sa famille, de ma ville natale, je me rappelle l'école primaire, la sciure de bois sur les planchers, la période des vendanges, les jours de neige, les soirs d'été qui n'en finissent pas, les feuilles d'automne dans lesquelles j'enfonce mes pas, les cérémonies civiles et religieuses, la seconde guerre mondiale, un de mes oncles avait collaboré avec les Allemands, la guerre d'Algérie, deux de mes frères ont été appelés là-bas, ils n'en ont plus jamais reparlé, durant toute mon enfance, j'ai entendu parler de la guerre, sous la table ou derrière les portes, j'écoutais les adultes chuchoter, la guerre revenait très souvent dans leurs conversations, il y a eu trois guerres en moins de cinquante ans, la première guerre mondiale commence en août 1914, la guerre d'Algérie se termine

avec les accords d'Evian signés le 18 mars 1962, ce sont toutes ces choses mélangées qui finissent par fabriquer un écrivain, c'est à dire quelqu'un pour qui les mots, le langage sont capables de raconter les choses de la vie, les plus simples comme les plus compliquées, les belles autant que les laides, celles du dedans, ce qui se passe à l'intérieur des maisons, comme celles du dehors, ce qui se passe au dehors des maisons.

Je suis un boiteux, c'est une manière de m'exprimer pour dire que j'ai grandi de travers, comme j'ai pu, ne pas connaître sa mère, c'est avancer dans la vie avec une seule jambe, ce sont des choses qui comptent, j'ai haï mon père durant toute mon enfance, mon adolescence et ma vie de jeune adulte, j'étais en révolte contre lui, une autre sorte de guerre, j'ai même écrit plus tard un roman pour la raconter, cette guerre, c'est un livre en grande partie raté, mais il existe, c'est déjà ça, aujourd'hui, je suis en repos avec mon père, j'ai compris le chagrin qui a été le sien, nous avons signé la paix des braves, par dessus le silence de la mort, la paix, c'est ce qui permet à l'écrivain de consoler les vivants et les morts, ça sert aussi à ça, un écrivain, à trouver les mots de la consolation, à les dire au nom de tous, surtout de ceux qui ne les ont pas, ces mots-là, l'une de mes soeurs, celle à laquelle je suis le plus attaché parce qu'elle s'est occupée de moi après la mort de notre mère, me dit souvent ceci, elle a 81 ans, c'est une femme qui réfléchit beaucoup, "en écrivant tes livres, tu t'occupes de ce que nous ne pouvons pas faire, même si je n'aime pas tout ce que tu écris, même si nous avons des désaccords, pour moi, c'est important que quelqu'un le fasse, que tu le fasses, j'ai toujours pensé au fond de moi que c'est ce que tu ferais de mieux dans ta vie, alors continue", un écrivain est souvent quelqu'un qui fait quelque chose que les autres ne peuvent pas faire, ou ne veulent pas faire, parce que le chemin pour le faire est difficile, parfois aride, mais attention, cela ne fait pas de lui un être supérieur, au dessus des autres, bien au contraire, cela lui donne des responsabilités particulières.

Comme tout le monde ou presque, j'ai travaillé pour gagner ma vie, j'écrivais des livres quand je pouvais, aucun de ces livres ne m'a permis de gagner de l'argent, en près de quarante deux ans d'activité professionnelle, j'ai exercé cinq métiers différents, j'ai été deux fois au chômage, je suis un produit de la formation permanente en entreprise, les quinze dernières années de ma vie professionnelle, j'ai été journaliste dans un magazine culturel, durant cette période, j'ai beaucoup écrit sur les relations entre le culturel et le social, la culture et les gens, la culture populaire sous toutes ses formes, la culture des banlieues, l'éducation populaire, l'histoire de l'immigration, les initiatives de toutes sortes dans les quartiers, j'ai fait beaucoup de reportages en Afrique sur ces questions, Guinée-Konakry, Rwanda, Afrique du Sud, Mozambique, Madagascar, Algérie, Angola, Bénin, Cameroun..., je fais partie d'une histoire qui remonte loin dans le temps, j'appartiens à une génération de militants culturels qui s'est battue pour l'accès de tous à la connaissance, au savoir, aux arts, à la lecture, à la beauté, à l'exercice de la pensée libre, à la formation permanente tout au long de la vie, avant nous, beaucoup d'autres s'étaient battus pour les mêmes causes, plus que nous, souvent au péril de leur vie, je pense notamment aux mouvements de résistance durant la seconde guerre mondiale qui avaient placé la culture et l'éducation tout en haut des enjeux de la reconstruction de ce pays, dans les années 70 – 80

quelque chose s'est progressivement désarticulé à l'intérieur de la société, cette façon de voir les choses telle que je l'ai décrite a perdu du terrain, il y a eu les bouleversements économiques et technologiques, le recul des idées de progrès, le chômage de masse, particulièrement le chômage des jeunes qui est la honte de ce pays, le développement de la précarité sous toutes ses formes, la panne de l'ascenseur social, l'individualisme, le culte de l'argent, de la puissance, de la brutalité, du "moi je", le repli des communautés sur elles-mêmes, la peur de l'autre sous toutes ses formes s'est insinuée dans nos coeurs et nos pensées comme un poison, le monde a changé, il continue de changer, ces changements nous transforment en profondeur, que nous le voulions ou non, le meilleur et le pire se mélangent, nous sommes un peu perdus, et pourtant, je continue de penser que l'accès à la culture, aux arts et à la connaissance est une porte d'entrée universelle, qu'elle l'est encore plus pour ceux qui n'ont rien ou pas grand chose, d'une certaine manière, c'est ce qui explique ma présence aujourd'hui parmi vous et ces dernières semaines au centre social Le Village, que je remercie pour son hospitalité.

Depuis le mois d'octobre dernier, à l'invitation de la Maison de la Culture (MC93) à Bobigny et de sa nouvelle directrice Hortense Archambault, j'ai entrepris une grande enquête de terrain sur ce que j'appelle les métiers du soin, c'est à dire les métiers dont l'objet est de s'occuper d'une manière ou d'une autre des gens, de nous, ces métiers du travail social regroupent les éducateurs et éducatrices de rue, les éducateurs et éducatrices spécialisés, les assistantes sociales, les médiateurs et médiatrices interculturels, les conseillères en parentalité, les animateurs et animatrices sociaux, les conseillers et conseillères d'orientation professionnelle..., la liste n'est pas close, j'y ai même ajouté des bibliothécaires, une écrivain publique, un gardien d'immeubles et une famille d'accueil, arrêtons nous un instant, que deviendrions nous sans eux, sans eux, quel serait le visage de la société ?

Pourquoi je me suis intéressé à ces métiers ? Pourquoi m'être engagé dans cette vaste enquête que personne ne m'a demandée ? d'abord tous ces métiers sont de beaux métiers, grâce auxquels notre vie à tous au jour le jour, votre vie sur ce quartier, sont rendues moins difficiles, souvent plus heureuses, ce sont les métiers les plus au contact des populations les plus fragiles, les plus exposées aux violences de notre temps, ce sont des métiers mal connus, mal considérés, mal payés, alors qu'ils nous permettent de continuer de vivre ensemble dans une même société, sans nous battre ni nous tuer, de résoudre nos difficultés, de sortir de notre isolement, de rencontrer les autres, voilà pour mes raisons principales, j'ai quelques raisons plus intimes, mais il n'est pas encore temps de les dire publiquement, alors depuis le mois d'octobre dernier, je suis allé à la rencontre de toutes sortes de gens dans les différents quartiers de Bobigny, les médiatrices interculturelles des Femmes-Relais de l'Abreuvoir, les éducateurs et éducatrices de rue de Vie et Cité à Karl Marx et à l'Etoile, les conseillères en parentalité et les éducatrices de la Maison des Parents à Berlioz et à l'Etoile, les bibliothécaires de la Bibliothèque de quartier Emile Aillaud, les conseillers et conseillères professionnels de la Mission locale, les assistantes sociales scolaires des établissements scolaires de Bobigny..., d'autres lieux, d'autres métiers ont été ou seront approchés, ma démarche auprès de ces gens est toujours la même, je frappe à leur porte, je leur dis qui je suis,

comme je le fais avec vous aujourd'hui, et pourquoi je viens les voir, je leur demande de me donner un peu ou beaucoup de leur temps, alors mon travail commence, à partir d'entretiens, d'observations de terrain, de rencontres informelles, de recherches, de lectures, comme je l'ai fait ces dernières semaines et vais continuer à le faire avec les travailleurs sociaux du Village, mes interrogations sont un peu toujours les mêmes, dis moi ce que tu fais, dis moi comment tu le fais, dis moi pourquoi tu le fais, plus tard, un livre racontera ce voyage, car il s'agit d'un voyage, ce livre, je voudrais qu'il soit beau, qu'il soit honnête, qu'il donne de la force et de la fierté, mon rêve, car j'ai un rêve, que ce livre raconte une autre ville que le Bobigny des médias et des faits divers, quelque chose qui fasse qu'on se dise, tiens, j'aurais jamais imaginé ça, tiens, je n'y avais pas pensé.

Quel rapport entre tous ces métiers et une Maison de la culture ? Une Maison de la culture s'occupe des habitants d'une ville, c'est la première de ses responsabilités, prendre soin de la population, si la Maison de la culture à Bobigny a été loin de ses habitants, elle souhaite aujourd'hui se rapprocher d'eux, entrer en dialogue, c'est le désir de sa nouvelle directrice et de son équipe, c'est un long chemin qui commence, comme à l'intérieur d'une famille éclatée, durant des années, on a vécu séparément, chacun de son côté, on se rend compte que ça n'est pas bon d'être aussi loin les uns des autres, alors il faut réapprendre à vivre ensemble, à se comprendre, à se taper sur l'épaule, à prendre des nouvelles les uns des autres, à savoir ce qui s'est passé dans la vie de chacun depuis le temps qu'on ne s'est pas vu, c'est un peu ce que je fais, je prends des nouvelles et je les colporte, j'ai dit plus haut que la culture et le social doivent rester attachés ensemble, sinon c'est le tissu humain de la société qui se déchire, comme un corps qui serait divisé en deux, une Maison de la Culture, ce ne sont pas que des spectacles sur une scène de théâtre, ce sont aussi des gens qui travaillent là, qui habitent là ou pas loin de là, ce sont des expériences communes, des envies d'artistes de faire autre chose que des spectacles, ou de les faire autrement, ailleurs, plus près des habitants.

Pourquoi ce goûter sous les arbres ? Parce qu'un goûter sous les arbres, c'est beau, rien que l'idée fait rêver, pour que vous sachiez ce qui se fait sur votre ville et dans votre quartier, pour vous permettre de connaître et de rencontrer d'autres acteurs de la ville de Bobigny que ceux auxquels vous êtes habitués, pour que vous ne soyez pas surpris de voir circuler ici ou là un écrivain ou tout autre espèce d'individu un peu bizarre, pour que vous puissiez devenir à votre tour acteurs d'une histoire commune, pour que vous puissiez vous dire, oui, après tout, pourquoi pas ?

Oui, pourquoi pas essayer quelque chose d'autre ?

Voilà, j'ai commencé avec l'exil, j'ai parlé de la guerre, de mes parents, de ma ville, de mon enfance, du monde actuel, des mots de la consolation, j'ai parlé de mon travail, de l'amour des mots, j'ai parlé de la poésie, poésie vient d'un mot grec qui veut dire, faire, écrire, c'est faire, comme cuisiner, comme faire des gâteaux, comme organiser un grand goûter sous les arbres, comme s'adapter à faire autre chose que ce qui a été prévu à cause d'une météorologie défavorable, écrire cuisiner, c'est un peu la même chose,

nourrir les autres, mon regard droit dans vos yeux, je voudrais vous dire encore cela qui est la vérité, que l'écriture m'a plusieurs fois sauvé la vie, que sans cet amour de la langue qui me porte, je ne me sens pas capable d'être un homme debout.

Avant de conclure, je veux adresser un salut très spécial, très chaleureux aux deux groupes de dames qui apprennent ou perfectionnent le français, la langue encore, dans le cadre des activités d'alphabétisation et de conversation organisées par le Centre social Le Village, avec l'aide de Anne-Marie, de Dala, de Fatima, de Yasmine et de quelques autres encore, à elles toutes, j'adresse mon respect et mon admiration, à tous ceux présents ici, dont je suis, qui n'ont pas eu à changer de pays, je dis, le feriez vous, le ferions nous, je salue également les femmes qui ont accepté de participer à un atelier pâtisseries sous la houlette de Emmanuelle Augereau de la Maison de la Culture, toutes, elle sont mes soeurs en poésie, au moment de conclure, je voudrais vous inviter à vous occuper sans relâche, avec le plus grand soin, la plus grande vigilance, des lieux publics, des maisons sociales, des espaces communs, des maisons des adolescents, des maisons des parents, des maisons des femmes seules, de toutes les maisons ouvertes, maisons offertes, maisons de l'hospitalité, maisons de la réparation, maisons de la parole libre, maisons de la générosité, maisons du respect, maisons du rire, maisons de théâtre, maisons de la pensée, maisons de la république, toutes ces maisons qui nous rattachent à notre propre maison, comme s'il s'agissait d'un seul et même corps, et font que notre propre maison peut regarder le monde alentour, avec un peu moins de crainte, avec, face à elle, un paysage beaucoup plus vaste, car ces lieux peuvent disparaître, à force d'être méprisés ou maltraités par les politiques publiques ou négligés par leurs usagers, c'est à dire chacun d'entre nous, alors nous autres, ceux que j'appelle avec fierté les gens du commun, les gens de la communauté humaine, n'aurons plus rien, sinon nos toutes petites maisons individuelles et rabougries pour pleurer, ou ronger le sel de notre colère, alors prenons soin de ces maisons, prenons soin de nous, aimons ce que nous avons entre les mains, veillons, occupons nous avec nos propres forces de ce dont nous avons à nous occuper, inventons, tenons nous debout, droits et dignes, faisons ensemble le plus qu'il est possible, merci à vous...

Daniel Conrod,  
Samedi 4 juin 2016